

EXTRAIT

Pendant une grande partie de ma vie, j'ai tailladé les corps pour voir, comprendre et savoir. J'ai fouillé les cœurs pour débusquer la mort et rendre la vie. Par des contacts répétés avec les secrets de la vie, j'ai laissé s'enfouir profondément l'angoisse de mort qui m'a toujours habité. J'ai voulu faire, faire pour exister, pour sortir du néant. Dans la cathédrale technologique de l'hôpital public, j'ai usé ma jeunesse, j'ai déposé mes espoirs, j'ai nourri mes enthousiasmes, j'ai enfoui mes incertitudes. C'est à l'hôpital qu'il m'a fallu gravir les pans de la montagne médicale, rêvant d'atteindre un jour les sommets.

Chirurgien, je l'ai été longtemps, et quelques heures sur la table d'opération m'ont entraîné dans un parcours initiatique. La boucle est bouclée. Ce parcours de soigné a représenté une sorte de paix avec moi-même en accord avec les valeurs du bouddhisme, qui me fascinent, ébauchant aussi une démarche quasi-socratique : « Ne fais pas à autrui ce que tu n'as pas éprouvé toi-même... »

Cet étrange chemin parcouru et ce curieux jeu de miroirs m'ont fait porter un regard rassuré sur l'institution. Le soigné a pu confirmer ce que le soignant savait : la qualité de la médecine actuelle est parvenue à un niveau d'excellence que je n'aurais jamais imaginé jadis.

Demain encore, l'hôpital public va devoir s'adapter aux progrès de la médecine. Dans l'avenir, il y aura moins de chirurgie, une meilleure évaluation des facteurs de risques, une compréhension plus globale des causes des maladies, une utilisation précise et efficace des cellules souches... L'hôpital deviendra ainsi un plateau technique de haut niveau. Dans cette optique – la seule qui vaille pour un médecin –, le règne de la chiffrerie n'est que de peu de poids.

J'ai connu l'hôpital hyper protégé dans lequel nous, les médecins, étions des cigales insouciantes des questions financières, des aventuriers heureux, préoccupés seulement de progrès médicaux.

Cette institution-là, celle que j'ai tant aimé, a disparu, engloutie dans les tourments du III^e millénaire. Je vois ce bel ensemble se fissurer, se crevasser, se lézarder...

Imperceptiblement la société a changé, puis brusquement tout a basculé : l'économie ne supporte plus le déficit, la Sécurité sociale vacille, on a donné une calculatrice aux médecins...

Dans ce monde qui craquelle, notre rôle n'est-il pas justement de résister, de veiller à maintenir la lumière en haut du phare ? On nous demande de devenir géomètres, ce serait si confortable d'avoir des médecins comptables et des patients résignés ! Nous devons maintenir le cap, en dépit des grincheux et des vêtillieux. Il nous faut toujours interroger la vie, cerner la maladie, sauver des existences en péril. Sur quelle ligne comptable inscrire ces bénéfiques ?

Les virus qui attaquent l'hôpital sont nombreux : concurrence, pratique en évolution, coûts en augmentation, vocations en perte... Mais nous, les anciens, avons un dernier devoir à remplir avant que ne sonne l'heure de la retraite : transmettre aux jeunes destinés à entrer dans la carrière un outil dont ils soient fiers, comme nous en avons été fiers autrefois.

L'hôpital subit une mutation profonde, presque vertigineuse. En génétique, la mutation est plus qu'un changement, c'est un nouvel agencement de molécules. Pour créer un autre corps. Plus solide et plus efficace.

François trouve finalement le chemin de mon artère, il introduit une sonde qui est poussée petit à petit pour remonter vers le cœur, juste devant les coronaires. Le produit opaque me lance une bouffée de chaleur dans la poitrine. Je ferme les yeux, je rentre en moi-même, je ne suis plus qu'un corps...

— Lève le bras... Respire... Bouge un peu la tête... Bloque ta respiration...

Il y a quatre écrans autour de nous, quatre sources de vérité médicale, mais je ne les regarde pas. Soudain, François me lance ces paroles stupéfiantes :

— Je vais aller regarder les images...

Mais les images, il les a sous les yeux ! Je comprends qu'il y a un problème. Grave. Au-delà d'une vitre, je vois les blouses blanches s'agiter...

François revient bientôt. Il me prend la main...

— Alain, mauvaise nouvelle et bonne nouvelle. Mauvaise nouvelle : c'est la chirurgie, le pontage. Bonne nouvelle : des boulevards.

En terme de métier, ces « boulevards » signifient que tout se présente de la meilleure manière possible. Une atteinte des coronaires, certes, mais limitée.

Pour moi, tout bascule d'un coup.

J'ai tant de fois observé, chez les autres, cette seconde fatidique, celle où l'on passe de l'état de bien portant à celui de malade. Le destin chavire sur un mot, sans signe précurseur, sans événement, sur une simple réponse de la machine ou sur un examen biologique ou encore sur un résultat de biopsie.

L'être humain ignore bien souvent son corps, au moins jusqu'à ce qu'il se signale. La maladie est toujours un réveil du corps. D'une manière ou d'une autre, derrière le diagnostic se profile l'ombre de la mort. D'ailleurs, en cancérologie, par exemple, l'instant de la révélation est tellement fort que l'on prévoit des « consultations d'annonce » avec le soutien d'un psychologue. Les réactions sont diverses à ce violent rappel à l'ordre de la condition humaine. Les actifs se veulent positifs...

— Qu'est ce qu'il y a à faire ? demandent-ils.

Il y a aussi l'effondrement, l'entrée dans le mutisme.

— Je suis foutu... J'arrête tout... je quitte mon boulot... balbutient les émotifs dans une réaction excessive qui aggrave les problèmes et ajoute au mal un facteur défavorable.

Quant à la famille, elle ne représente pas obligatoirement un élément apaisant. Généralement, les proches changent brusquement d'attitude devant le nouveau malade, ils veulent absolument une cause aux effets... Il s'agitait trop, il fumait trop, il était trop stressé, il travaillait trop...

Je les entends déjà, les bien-pensants, les complaisants, les attentionnés... Tu vas rester tranquille maintenant... Tu ne vas plus voyager... Tu vas arrêter de diriger le pôle cardio-vasculaire...

Comme tous les malades, je tombe dans un combat solitaire, nul ne peut partager cette expérience. C'est toujours un défi, et l'on n'est pas certain de le remporter...

Ma situation personnelle m'apparaît très clairement : ne suis-je pas touché dans ma spécialité ? Je n'ai donc pas besoin d'explications, je sais que mes coronaires sont atteintes par une plaque d'athérome, sorte de purée jaunâtre solidifiée. Sans bruit, sans douleurs, lentement, cette plaque réduit le débit sanguin de l'artère, elle s'épaissit, gagne du terrain, englobe toute la circonférence, et peut finalement obstruer totalement l'artère.

Quand c'est le cas, les battements du cœur se font désordonnés, et c'est l'arrêt cardiaque soudain.

François me trace mon chemin de malade :

— Je vais te mettre en unité de soins intensifs, c'est plus prudent, on ne sait jamais...

Je n'ose pas dire non. De toute façon, je ne prends plus de décision. Il est 18 heures, je me retrouve en soins intensifs. Même si je ne me croyais pas malade jusque-là, je le deviens ! Une perfusion est plantée dans mon bras gauche, des électrodes me relient à un écran où de petites lignes vertes défilent au rythme de mes battements cardiaques.

Une infirmière, très jeune, m'annonce avec toute l'autorité de ses vingt ans :

— Je ne vous donne ni à manger ni à boire, on ne sait jamais...

On ne sait jamais, quoi ? Un carcan se met en place : je n'ai plus rien à dire, je suis un corps offert à la médecine, je n'ai même pas le loisir de me mettre en colère, ce serait ridicule et inutile. Bienvenue dans l'univers hospitalier ! Une seule solution : dire merci. Un merci de soumission au système. Merci à la jeune infirmière, merci à l'aide-soignante, merci au cardiologue, merci, merci... Bizarrement, je pense à La Poste. Au guichet également, rien ne sert de se mettre en colère si votre courrier n'a pas été livré. Il faut seulement remercier le bon postier qui veut bien faire l'effort de retrouver votre lettre perdue.